

douleurs ; mais, dans de tels moments, vois-tu, j'ai surtout besoin d'être seule. Va rassurer nos parents, qui pourraient s'inquiéter de mon absence ; mais je ne veux personne, personne !... Empêche même ma mère de venir me rejoindre. Va !

Madelcine obéit... Et la pauvre désespérée, disparaissant sous les arbres, gagna le fond du parc, et descendit l'escalier taillé dans la roche. Elle rencontra Philippe qui fumait son cigare en surveillant le matelot et le moussa chargés de nettoyer ses embarcations.

—Ma petite sœur vient me rendre visite ? demanda-t-il gentiment.

Elle eut un sourire contraint et tendit sa joue à son frère.

—Tu fais une petite promenade.

—Une grande, cher frère.

—Me veux-tu pour cavalier ?

—Non. Je veux être seule.

Il essaya, malgré cela, de l'accompagner.

—Ma chère Viviane, je ne te laisserai pas t'aventurer toute seule dans les rochers : voici mon bras ?

Elle secoua tristement la tête.

—Non ! Si j'étais avec toi, je me laisserais consoler, je pleurerais : quand on pleure, on devient faible, et j'ai besoin d'être forte pour m'habituer à cette idée que Gilbert va vivre auprès de nous, chez sa grand-mère, que peut être nous le rencontrerons dans nos promenades en mer...

Tout bouleversé, Philippe demanda :

—Mais, qui t'a dit cela ?

—Tu verras ; on l'annonce dans le journal de père. Quand je suis toute seule, quo je ne parle pas de lui, je deviens très courageuse... Et ce matin, vois-tu, je ne saurais parler de lui. Constate que je suis brave, que je ne pleure pas ?

—Ah ! chère Viviane, tu as le cœur d'un homme ; car, moi, devant ton chagrin, je ne sais plus retenir mes larmes !

De grosses larmes coulaient en effet sur ses joues. Viviane eut l'énergie de sourire :

—Soyez brave, Monsieur l'officier.

Et elle s'éloigna, très ferme tant qu'elle supposait qu'on pouvait la voir.

Mais, à mesure qu'elle s'enfonçait dans le dédale des rochers, elle faiblissait. Par moment, elle devait s'appuyer contre des murailles rougeâtres, que tapissaient des goémons.

Elle ne s'arrêtait pas pourtant, elle voulait gagner une grotte qu'elle aimait depuis son enfance, un assez vaste refuge taillé dans le roc par les vagues et qui n'asséchait qu'à marée basse.

C'est là qu'elle avait souvent rêvé le bonheur ; c'est là qu'elle allait pleurer son bonheur perdu...

Quand elle arriva près de la grotte, la mer n'avait pas entièrement quitté son parquet de sable émaillé de petites pointes rocheuses ; mais elle voulait y pénétrer tout de suite et s'aventura, en sautant de rocher en rocher.

Dans le fond, un grand bloc s'étendait, couvert d'un lit de varech que les vagues ne mouillaient qu'aux grandes marées. En ce moment, il était sec et doux, et Viviane put s'y reposer.

Le spectacle de la mer qui revenait sans cesse dans la grotte, courant sur le tapis de sable, puis remontant contre les rochers pour fuir ensuite en mousse blanche, lui fut une première consolation. Aucune contemplation de la nature n'absorbe comme la mer ; ce perpétuel mouvement, ces colorations sans cesse changeantes, la vie intense qui se dégage d'elle forcent à la regarder, et tandis qu'on s'intéresse à elle, on oublie malgré soi.

Les chagrins disparaissent pour quelques instants.

Viviane ne raisonnait pas ces choses ; elle était venue à sa petite grotte instinctivement se disant simplement qu'elle pleurerait là en toute liberté. Et, depuis qu'elle était à demi couchée sur le varech, elle suivait machinalement des yeux, d'un balancement de corps, les mouvements des vagues, comme si la mer l'eût bercée.

Et maintenant qu'elle était loin des siens, elle éprouvait une impression moins cruelle à la pensée que Gilbert était dans le pays.

Elle ne songeait plus qu'à lui, elle écartait facilement de son esprit tout ce qui les séparait.

Peut-être, en ce moment, rêvait-il comme elle au bord de la mer et, comme elle, suivait-il les balancements des vagues.

Elle revoyait la silhouette du château de Trévenc, que son frère lui avait jadis montré, un jour où ils étaient seuls.

Elle se figurait bien ce site sauvage, avec une mer profonde et bleue, baignant des rochers à pic. Ce jour-là, son père avait voulu la mener au cap Fréhel et il leur avait été impossible d'aborder, tellement il y avait de houle. C'est dans ces parages perdus que Gilbert allait passer son congé à quelques heures d'elle.

—Je le verrai, murmura-t-elle.

Elle ne ferait rien pour cela, et Gilbert était trop délicat pour essayer de la rencontrer : mais elle le verrait, elle en était certaine, Dieu le mettrait peut-être un jour sur son chemin.

Peu à peu, une torpeur bienfaisante se répandait en elle, et, comme un grand silence régnait dans la grotte, d'où la mer avait fini par se retirer à peu près, elle s'endormit.

Pour la première fois, depuis Cannes, son sommeil fut doux, heureux.

Par moments, elle entrouvrait légèrement les yeux ; mais elle oubliait l'endroit où elle se trouvait, ses yeux se refermaient, et elle dormait encore.

Elle ne s'éveilla réellement qu'au milieu de la journée, sous le souffle humide d'un embrun ; et, si inné que le courage fût en elle, elle eut un moment de trouble.

La mer était revenu, couvrait toutes les pointes de roc qui lui avaient

permis de s'introduire dans la grotte et, remontant contre les parois, venait l'éclabousser sur son lit de varech. Elle murmura :

—Je suis perdue !

Elle crut un moment qu'elle ne pourrait plus sortir, que la mer bientôt la prendrait.

Mais cette terreur passa vite ; les vagues ne pourraient dépasser une hauteur fixée, puisque le dessus de la roche était sec ; elle devait seulement attendre la marée descendante.

—Et ma mère ? mon père ?

Comme ils devaient être inquiets ! Sans doute, en ce moment, ils devaient la chercher de rocher en rocher ?...

Elle jeta un grand cri, qui demeura d'abord sans réponse ; mais, bientôt elle perçut un bruit d'avirons, tournant dans leur poignée de fer ; elle appela encore.

Le bruit d'avirons se rapprocha.

Elle se pencha au ras de l'eau et distingua une quille de bateau. Ce n'était pas le bateau de Philippe.

—Quelque pêcheur sans doute ? Pourvu qu'on m'aide à sortir de là !

Et elle appela une troisième fois. On lui répondit alors :

L'inconnu était arrivé auprès de Viviane.

—Où êtes-vous ? Est-ce bien dans la grotte ?

—Oui.

—N'ayez aucune crainte ; nous sommes au bord de l'eau, et le rocher du fond domine la marée.

—Je ne crains rien, Monsieur ; mais je voudrais bien sortir de ma grotte, et tout de suite, parce que mes parents doivent être très inquiets.

—Qui êtes-vous ?

—Melle de Montmoran.

—Attendez-moi.

Viviane comprit que l'inconnu amarrait son bateau ; et quelques minutes plus tard, une main paraissait sur le rebord de la grotte puis un bras, une jambe, et un homme grand et maigre se glissait sur les saillies de ces parois humides, et, très lentement se rapprochait de la jeune fille.

—Comment avez-vous pu vous oublier ici ? fit-il d'un ton de reproche.

—Je me suis endormie, tout bonnement, Monsieur, et si vous n'étiez pas passé à mes côtés, j'aurais tranquillement attendu le bas de l'eau.

—Je vois que vous êtes brave, Mademoiselle...

—Quand il n'y a pas de danger ! répliqua-t-elle avec un peu d'enjouement.

—Vous mériteriez d'être grondée ; mais comme vos parents s'en chargeront, je ne dis rien.

—Y a-t-il beaucoup d'eau dans la grotte, en ce moment ?

—Deux mètres environ.

—Je voudrais bien, dit-il vous enlever dans mes bras, mais le chemin est trop étroit...

—Oh ! Monsieur, donnez-moi seulement la main et précédez-moi.

—Vous n'hésitez pas ?

—Je suis fille et sœur de marin.

L'inconnu aida Viviane à se lever, puis à quitter son rocher.

—Tournez le dos au mur et accrochez-vous en arrière... Bien... Votre main gauche, maintenant... Et, en route !

En touchant la main de Viviane, l'inconnu ne put s'empêcher de remarquer :

—Mais c'est que votre main ne tremble pas du tout.

Et il partit, indiquant, à chaque pas, la pointe, la saillie où il fallait poser le pied.

Bientôt, ils étaient hors de la grotte.

Viviane dit alors :

—Je vous remercie de tout mon cœur Monsieur.

—Oh ! ce n'est pas fini ; il faut que vous montiez dans mon bateau... Où désirez-vous que je vous ramène ?

—Devant nous à terre.

—Vous préférez sans doute que votre famille ignore votre petite excursion ?

—Si vous vous contentez de ma reconnaissance, je vous avoue que je préférerais cela, Monsieur.

L'inconnu donna quelques coups d'aviron, et son bateau, contournant des rochers, enfonça son avant sur une petite plage de sable.

Là, le sauveteur de Viviane sauta dans l'eau.

—Il faut que vous me permettiez de vous porter à terre, si vous ne voulez pas que votre robe soit mouillée.

—Je suis confuse, Monsieur...

—Et moi enchanté.

Elle était bien forcée de consentir.

Quand il l'eut transportée sur du sable sec, elle demanda :

—Vous allez me dire votre nom, Monsieur, que je sache...

—A quoi bon ? Cette petite aventure ne doit-elle pas demeurer secrète ?

Elle lui tendit la main.

—Vous voudriez vainement vous dérober à ma reconnaissance, Monsieur ; car si je ne me rappelle pas votre nom, je sais que vous habitez une maison isolée sur un rocher... Je n'aurai qu'à demander votre nom à un douanier...

—Je m'incline devant votre logique, Mademoiselle : je m'appelle M. Delalande.

—Eh bien, M. Delalande, merci de tout mon cœur ! Elle lui adressa un geste adorable et partit en courant.

(A suivre).